À la recherche du Professeur Cottard *

In search of Pr. Cottard

par Dominique MABIN **

Le nom de Cottard apparaît 376 fois dans *À la recherche du temps perdu* (RTP) (1). Il est présent dans tous les tomes, c'est dire l'importance que Proust attache à son personnage. Un personnage de roman est fictif. Dans la *Recherche*, il évolue au cours du temps. Ses traits varient, d'où les corrections successives des points de vue des témoins. Il est donc difficile de connaître la vérité sur le personnage. D'autre part, Proust fait appel à plusieurs modèles pour créer un personnage unique. Mais chaque modèle n'apporte le plus souvent qu'un seul trait, les autres traits sont répartis sur d'autres personnages. Proust reste ambigu quant aux "clés" de son roman. Tout en affirmant à Jacques de Lacretelle : "Il n'y a pas de clés pour les personnages de ce livre", il ajoute : "ou bien il y en a huit ou dix pour un seul […] Je vous le répète les personnages sont entièrement inventés et il n'y a aucune clé (2)". C'est l'aveu du narrateur dans *Le Temps retrouvé* : "D'ailleurs, comme les individualités (humaines ou non) seraient dans ce livre faites d'impressions nombreuses, qui prises de bien des jeunes filles, de bien des églises, de bien des sonates, servent à faire une seule sonate, une seule église, une seule jeune fille, ne ferais-je pas mon livre de la façon que Françoise faisait ce bœuf mode, apprécié par M. de Norpois, et dont tant de morceaux de viande ajoutés et choisis enrichissaient la gelée (3) ?". "Il n'est pas un nom de personnage inventé sous lequel [le littérateur] ne puisse mettre soixante noms de personnages vus, dont l'un a posé pour la grimace, l'autre pour le monologue, tel pour la colère, tel pour le mouvement avantageux du bras etc. (4)". Proust se défend, car il veut éviter le malentendu et le risque de heurter des personnes amies ou rencontrées, donc facilement reconnaissables. C'est le reproche qui lui fut fait et qui entraîna des ruptures dans ses relations. Le personnage de Cottard n'échappe pas à cette ambiguïté. Nous en établissons les principaux traits avant d'en rapprocher les modèles les plus probables.

Le professeur Cottard dans *À la recherche du temps perdu*

Cottard est un provincial, qui gravit avec application l'échelle sociale. L'un des moyens efficaces est la fréquentation d'un salon. Il est reçu dans celui de Mme Verdurin, bourgeoise riche, qui consacre elle-même sa vie à son ascension sociale. Elle n'est pas vraiment cultivée, mais elle aime le théâtre et la musique. Faire partie du "petit clan", du

---

* Séance de janvier 2017.

** 8, rue de la Caillibotais 35800 Dinard.

“petit groupe”, du “petit noyau”, implique une soumission totale à la “Patronne” dans le choix de ses compositeurs, de ses artistes, de ses invités. On obéit à des rites (5). Dans cette ambiance, Cottard représente la médecine. Il passe plus de temps chez les Verdurin qu’à l’Académie. “Il disait le plus souvent : “Je le verrai mercredi chez les Verdurin”, que : “Je le verrai mardi à l’Académie (6)”. Sur les conseils de sa mère, il s’informe sur les mots et sur les noms propres qu’il ignore, avant de les employer d’une façon maladroite dans des jeux de mots stupides mais appréciés par la Patronne, comme : “Cette blague ! dit Odette - Blague à tabac ? demande le docteur (7)”.

Le comte de Forcheville : “Nous parlions de Mme de Crécy, dit-il à Mme Verdurin […] Je me figure que comme corps de femme…- J’aimerais mieux l’avoir dans mon lit que le tonnerre, dit précipitamment Cottard (8).

Je vais jouer la phrase de la sonate [de Vinteuil] pour M. Swann, dit le pianiste.

Ah ! bigre! Ce n’est pas au moins le “Serpent à Sonates” ? demanda M. de Forcheville pour faire de l’effet. Mais le docteur Cottard qui n’avait jamais entendu ce calembour ne le comprit pas, et crut à une erreur de M. de Forcheville. Il s’approcha vivement pour la rectifier : “Mais non, ce n’est pas serpent à sonates, qu’on dit, c’est serpent à sonnettes”, dit-il d’un ton zélé, impatient et triomphal. Forcheville lui expliqua le calembour. Le docteur rougit. “Avouez qu’il est drôle, docteur ? - Oh ! Je le connais depuis si longtemps”, répondit Cottard (9).

M. le vicomte de Chateaubriand […] - Chateaubriand aux pommes ? Interrompit le docteur Cottard.

Mes suffocations ayant persisté alors que la congestion depuis longtemps finie ne les expliquait plus, mes parents firent venir en consultation le professeur Cottard. Il ne suffit pas à un médecin appelé dans des cas de ce genre d’être instruit […] Un être d’une grande vulgarité, aimant la plus mauvaise peinture, la plus mauvaise musique, n’ayant aucune curiosité d’esprit, peut parfaitement posséder le don mystérieux du diagnostic. Les hésitations de Cottard furent courtes et ses prescriptions impérieuses : “Purgatifs violents et drastiques, lait pendant plusieurs jours, rien que du lait. Pas de viande, pas d’alcool. Je n’ai pas l’habitude de répéter deux fois mes ordonnances. Donnez-moi une plume. Et surtout au lait […] mais toujours au lait. Cela vous plaira, puisque l’Espagne est à la mode, ollé ! ollé ! (Ses élèves connaissaient bien ce calembour, qu’il faisait à l’hôpital chaque fois qu’il mettait un cardiaque ou un hépatique au régime lacté). Mais chaque fois que la toux et les étouffements recommenceront, purgatifs, lavages intestinaux, lit, lait (10)”.

Cottard qu’on avait appelé auprès de ma grand-mère […] “Malade ? Ce n’est pas au moins une maladie diplomatique ?”. Cottard essaya pour calmer l’agitation de sa malade, le régime lacté. Mais les perpétuelles soupes au lait ne firent pas d’effet, parce que ma grand-mère mettait beaucoup de sel (11).

Madame Verdurin trouve que Cottard fait des calembours ineptes, mais elle se plaît parfaitement bien avec lui (12). Chez les Verdurin, Swann trouvait que “les plaisanteries de Cottard n’étaient pas drôles”, mais il n’en disait rien (13). Plein de bonne volonté d’adaptation, Cottard manque d’éducation, de délicatesse et d’intuition. “Le docteur Cottard ne savait jamais d’une façon certaine de quel ton il devait répondre à quelqu’un, si son interlocuteur voulait rire ou était sérieux (14)”. Comme sa femme, il ne comprend pas les artistes protégés par Mme Verdurin. Quelqu’un demande à Swann s’il veut enten-

dre jouer le pianiste de Mme Verdurin. “Mais ce sera un bonheur”, répond Swann, “Un bonheur pour la France !” s’écria Cottard en levant les bras avec emphase (15).

“Voilà une belle victoire, docteur,” dit le marquis.- “Une victoire à la Pyrrhus”, dit Cottard en se tournant vers le marquis et en regardant par-dessus son lorgnon pour juger l’effet de son mot (16).

En cours de jeu de cartes : “Je croyais que vous parliez de la Sorbonne, reprit le docteur. - J’avais entendu que vous disiez : *tu nous la sors bonne*”, ajouta-t-il en clignant de l’œil, pour montrer que c’était un mot (17).

Cependant, malgré ses insuffisances dans ses fréquentations mondaines, Cottard est très apprécié en tant que médecin ; il est fin clinicien. “On vantait la promptitude, la profondeur, la sûreté de son coup d’œil, de son diagnostic. Pour le père du narrateur, Cottard est un “savant illustre (18)”. D’où la fierté de Verdurin d’être l’intime de Cottard depuis qu’il est devenu un professeur illustre, “un ami”. Il bénéficie chez certains confrères d’une grande confiance : “Les plus intelligents d’entre les jeunes médecins déclarèrent - au moins pendant quelques années - que si jamais ils tombaient malades, Cottard était le seul maître auquel ils confieraient leur peau (19). Mme Verdurin vante ses mérites depuis qu’il a guéri son mari condamné par la Faculté. “Aussi Cottard pour moi…, c’est sacré ! Il pourrait demander tout ce qu’il voudrait. Du reste, je ne l’appelle pas le docteur Cottard, je l’appelle le docteur Dieu (20)”. Mme Verdurin avait commandé le portrait de Cottard au peintre, surtout pour avoir “le portrait de son sourire (21)”.

Cottard tranquillise Mme Verdurin qui craint d’être troublée à l’écoute d’une sonate, car “il y reconnaissait certains états neurasthéniques”. Il la “suggestionne du regard”. À propos de Potain, Mme Verdurin dit à Cottard : “Vous ne tuez pas vos malades vous au moins ! Mais Madame il est de l’Académie”, répliqua le docteur d’un ton ironique […] C’est beaucoup plus chic de pouvoir dire : “C’est Potain qui me soigne (22) !”. Cottard sera appelé au chevet du narrateur. “Puis mon état s’aggravant on se décide à me faire suivre à la lettre les prescriptions de Cottard ; au bout de trois jours je n’avais plus de râles, plus de toux et je respirais bien. Alors nous comprîmes que Cottard […] avait discerné que ce qui prédominait à ce moment-là en moi, c’était l’intoxication […] Et nous comprîmes que cet imbécile était un grand clinicien (23)”. Pendant l’agonie de la grand-mère, il atteint “la sorte de grandeur d’un général qui, vulgaire dans le reste de la vie, est un grand stratège (24)”.

Mais Cottard devient contesté. En échange de quelques billets de cent francs, il n’arrive pas à traiter l’inflammation d’un œil dûe à une poussière. “Le médecin ordinaire de Balbec en cinq minutes retira un grain de poussière. Le lendemain il n’y paraissait plus (25)”. Cottard a deux ennemis. Bergotte, l’écrivain, dit au narrateur soigné par Cottard : “C’est un imbécile. À supposer que cela n’empêche pas d’être bon médecin, ce que j’ai peine à croire, cela empêche d’être un bon médecin pour artistes, pour gens intelligents (26)”. Le second ennemi est le docteur du Boulbon, amateur d’art et de littérature éclairé, mais qui possède une compétence de médecin douteuse. “Ce n’est pas un médecin. Il fait de la médecine littéraire, c’est de la thérapeutique fantaisiste, du charlatanisme”, dit Cottard (27).

Comme les autres personnages du roman, la personnalité de Cottard se métamorphose. Il devient orgueilleux et vaniteux ; il se présente comme un “prince de la science”. Il est plus attaché aux mondanités du salon Verdurin qu’au soin de sa vieille cuisinière qui s’est blessée. “Mais je ne peux pas, Léontine, s’était-il écrié en gémissant ; tu vois bien que j’ai mon gilet blanc (28)”. “À Arembouville, comme le tram était bondé, un fermier en

Allégorie de La Recherche.
Christine Aubert, collection privée.

blouse bleue, qui n'avait qu'un billet de troisième, monta dans notre compartiment. Le docteur, trouvant qu'on ne pourrait pas laisser voyager la princesse avec lui, appela un employé, exhiba sa carte de médecin d'une grande compagnie de chemin de fer et força le chef de gare à faire descendre le fermier (29)". Cottard minimise l'importance de Socrate, dont le nom est oublié : "Ce sont des gens qui n'avaient rien à faire, qui passaient toute leur journée à se promener, à discutailler. C'est comme Jésus-Christ : Aimez-vous les uns les autres, c'est très joli. Mon ami…, pria Mme Cottard. Naturellement, ma femme proteste, ce sont toutes des névrosées (30)".

De même, Cottard ne comprend pas que Swann soit invité à déjeuner par Jules Grévy, président de la République. Il le plaint. "Cela ne doit pas beaucoup vous amuser d'y aller", dit le docteur avec une nuance de commisération (31)".

"Je suis président de la ligue antialcoolique, répondit Cottard. Il suffisait que quelque médicastre de province passât, pour qu'on dise que je ne prêche pas d'exemple. Os homini sublime dedit caelumque tueri, ajouta-t-il, bien que cela n'eût aucun rapport avec la discussion, mais parce que son stock était assez pauvre, suffisant pour émerveiller ses élèves (32). Je cite toujours le gnôthi seauton à mes élèves, pour le premier cours. Le père Bouchard qui l'a su m'en a félicité (33)".

Malgré le temps, il se trompe toujours sur l'échelle sociale, persuadé que la duchesse de Guermantes est située à un bas niveau de la noblesse, préférant les "d'Sherbatoff, les Forcheville, et tutti quanti, à qui vous me verriez parler de pair à compagnon. D'ailleurs ce genre d'individus recherche volontiers les princes de la science, ajoute-t-il avec un sourire d'amour-propre béat, amené à ses lèvres par la satisfaction orgueilleuse" (34). "Mme Verdurin c'est une grande dame, la duchesse de Guermantes probablement une purée (35)".

Autrefois bavard, Cottard devient silencieux, et même bourru avec son épouse qui cherche à lui plaire et qui se dépense pour sa réussite professionnelle. Il souhaite se faire pardonner par des gestes de prévenance affectueuse, car depuis longtemps, Cottard trompe sa femme avec Odette sa cliente, ce que l'on apprend après sa mort. Actrice séparée du comte de Crécy, Odette est une demi-mondaine entretenue par plusieurs amants, dont Swann, qui deviendra son mari. Ils ont une fille, Gilberte. Odette tient un salon surtout fréquenté par des admirateurs de ses charmes. Après la mort de Swann, elle épouse le comte de Forcheville qui lui donne une situation sociale, mais sans fortune.

Elle devient la maîtresse du duc de Guermantes, après la mort du comte. La mort de Cottard serait due, selon les journaux, à un surmenage pendant la guerre. Mme Verdurin dit qu'il "avait tué assez de gens pour que ce soit son tour de diriger ses coups contre lui-même (36)".

Modèles possibles du professeur Cottard

Les spécialistes de Proust avancent le nom de modèles pour les personnages du roman, mais le plus souvent ils n'en apportent pas, ou peu, de preuves. Cottard n'échappe pas à cette remarque. Les noms proposés concernent des médecins que Proust a rencontrés, soit chez ses parents, soit au cours de voyages. Il n'y a pas, en effet, un modèle unique. Nous donnons les principales caractéristiques biographiques des modèles probables.

Jules Cotard

Le premier modèle de Cottard concerne son paronyme Jules Cotard. Né le 1er juin 1840 à Issoudun, il fait ses études de médecine à Paris. Reçu au concours d'internat de 1863, il s'oriente durant la première année vers la chirurgie. Il est très marqué par la méthode anatomo-clinique élaborée par Charcot et Vulpian, dont il sera l'interne. Intéressé par la pathologie cérébrale, il soutient sa thèse en 1868 sur une *Étude sur l'atrophie cérébrale du cerveau*, dirigée par Charcot. C'est à partir d'observations fournies par Charcot, et des travaux de Cotard et de son ami Prévient, qu'Adrien Proust développe son concept sur le thrombo-embolisme dans sa thèse d'agrégation de 1866, concept déjà suggéré par Virchow et Durand-Fardel (37). Le nom de Cotard est surtout attaché à une forme grave de mélancolie anxieuse, qu'il intitule "délire des négations", et qui porte son nom. Interne et sans doute chef de clinique d'Adrien Proust, il fut invité à plusieurs reprises aux dîners de son patron, auxquels assiste Marcel. La rapidité du diagnostic du professeur Cottard est aussi celle de Jules Cotard. La proximité d'Adrien Proust et de son élève Cotard et les qualités cliniques reconnues de ce dernier peuvent expliquer le choix de Marcel Proust pour le nom de Cottard, qui, pour les lecteurs de la *Recherche,* prolonge la notoriété du neurologue et psychiatre. Il exerce durant 15 ans à la Maison de Santé de Vanves, mais il meurt le 19 avril 1889, d'une diphtérie contractée au chevet de sa fille.

Adrien Proust

Le second modèle de Cottard pourrait être Adrien Proust. Né le 18 mars 1834, à Illiers-Combray, d'un père marchand épicier, il épouse, en avril 1870, Jeanne Weil, de famille juive, fille d'un agent de change. Après l'internat et le clinicat, il est nommé agrégé de médecine, médecin des hôpitaux, professeur d'hygiène, inspecteur général des services sanitaires. En 1869, il est chargé de missions sanitaires en Perse et en Russie pour y étudier le choléra. Il représente la France à différentes conférences internationales relatives aux maladies transmissibles et aux mesures sanitaires qui s'imposent. Le professeur Cottard est devenu spécialiste des intoxications. Adrien Proust, professeur d'hygiène, consacre plusieurs chapitres de son traité aux affections pulmonaires liées aux vapeurs toxiques mais aussi aux accidents liés au saturnisme, cuivre, zinc, argent, arsenic, benzine, hydrogène sulfuré, gaz d'éclairage etc (38). De même que Cottard veut échanger sa chaire contre celle de thérapeutique, Adrien Proust souhaite la création d'une Chaire d'Hygiène Internationale. Le conseil de la faculté de médecine la refuse. "Les intoxications, périlleuse innovation de la médecine, servant à renouveler les étiquettes des pharmaciens dont tout produit est déclaré nullement toxique, au rebours de drogues similaires, et même désintoxiquant […] Les intoxications servent aussi à rassurer le malade qui apprend avec joie que la paralysie n'est qu'un malaise toxique (38)". D'où le

rappel de l'erreur de Cottard qui attribue l'inflammation d'un œil à une cause toxique, et qui prescrit un régime désintoxiquant, sans succès. Il s'agissait d'un grain de poussière retiré par le médecin de Balbec.

Robert Proust est victime aussi de la condamnation de son frère qui le rapproche de Cottard. Dans une lettre à Robert de Montesquiou, Marcel se plaint de difficultés récentes pour prononcer les mots. Dans un restaurant il a dû répéter plus de dix fois le mot Contrexéville pour qu'on comprenne ce qu'il voulait dire. "Cela cède pour quelques heures à quelques jours de caféine et d'adrénaline. Mon frère dit : intoxication ; c'est un bon billet pour rassurer les malades (39)". Il ne voulait pas admettre que ses troubles étaient liés, entre autres, à un excès de somnifères, donc de toxiques.

D'autres rapprochements peuvent être faits entre Cottard et Adrien Proust dans leur vie privée. Adrien est resté fidèle à la tradition positiviste des médecins de l'époque qu'incarne Cottard. La faculté de médecine est républicaine et athée. Il est sans doute agnostique, mais ses deux enfants, Marcel et Robert, furent baptisés (40). De même que Cottard joue à l'écarté, Adrien Proust joue aux dominos avec ses amis Duplay, "qui s'amusent beaucoup de son feu, de sa joie, quand il gagne", écrit Mme Proust à Marcel d'Évian-les-Bains (41). André Germain, fils du directeur du Crédit Lyonnais, évoque les relations du père et du fils : "Son père, si opposé à lui, - brave homme très commun […]" À dîner chez les Germain, "il était bien lourd et insignifiant", un peu comme Cottard. Un autre point de rapprochement avec Cottard, serait la bonne fortune d'Adrien auprès des dames du monde et du demi-monde. Il fut très proche de Laure Hayman, courtisane célèbre, fille d'un ingénieur anglais avec du sang créole, qui a été l'amante de Louis Weil, oncle de Marcel Proust, mais qui rend régulièrement visite à Adrien (42). Elle inspire peintres et écrivains. Lors de la mort d'Adrien Proust, on découvre que lui aussi avait eu des relations amicales avec Laure Hayman, c'est peut-être pourquoi l'on s'aperçoit, après la mort du docteur Cottard, qu'il avait été l'amant d'Odette. Adrien Proust cite Laure Hayman comme exemple de l'élégance, de la beauté, de l'intelligence et de la bonté. Marcel voit aussi Laure Hayman, qui le rapporte à son père. Après la mort d'Adrien Proust, elle propose à Marcel de sculpter un buste de son père destiné à son tombeau au Père-Lachaise ; ce qu'il n'accepte pas. On ignore si le buste a été réalisé (43). Si Marcel Proust s'est rendu compte des écarts de son père, il affirme que sa mère n'en a jamais rien su, ou du moins voulu savoir, comme Mme Cottard. Enfin, rappelons les deux échecs d'Adrien Proust pour entrer à l'Académie des Sciences morales et politiques. Monsieur de Norpois, fin diplomate, avait prévenu le narrateur de dissuader son père de se présenter.

Qu'en est-il du professeur Samuel Pozzi ?

Originaire de Bergerac, né en octobre 1846, d'un père pasteur de l'église réformée de France, mais aussi professeur et journaliste, et d'une mère aussi protestante qui mourut jeune de tuberculose. Son père se remarie à une anglophone, ce qui permet à Samuel d'être bilingue. Élève brillant, il rejoint Paris pour entreprendre ses études de médecine. Il est élève de Paul Broca dont il fera attribuer le nom à l'hôpital Lourcine. Il devient agrégé de médecine, chirurgien des hôpitaux, puis professeur de clinique gynécologique en 1901, dans une chaire créée pour lui. Il a diverses missions à l'étranger et visite plusieurs fois l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, l'Autriche, pour étudier les progrès de la chirurgie, auprès de Lister notamment (44). Membre de l'Académie de médecine, grand officier de la Légion d'honneur, il meurt tragiquement, assassiné par un patient déséquilibré. Il laisse le souvenir d'un chirurgien brillant, qui crée une école de gynécologie. Grand séducteur, il a parmi ses nombreuses conquêtes Sarah Bernhardt qui le

surnomme “docteur Dieu”, ce qui rappelle Mme Verdurin parlant de Cottard. Il fréquente le Tout-Paris, fidèle au salon de Madame Aubernon, comme Cottard au salon de Mme Verdurin. Il est volage comme Cottard. Il est reçu à dîner par Adrien Proust ; c’est à cette occasion que Marcel le choisit pour l’un de ses médecins. C’est chez Pozzi qu’il dîne pour la première fois en ville. Son frère Robert fut l’élève et l’assistant de Pozzi. Ce personnage séduisant et flamboyant apparaît bien dans le portrait de John Singer Sargent de 1880, où il est vêtu d’une robe de chambre pourpre. Mme Verdurin possède également le portrait de Cottard.

Le docteur Cottet

Le nom de Cottard aurait-il été inspiré par celui de Cottet ? Pour Painter, le nom de Cottard fut emprunté à un camarade du professeur Proust, et au docteur Cottet d’Évian. Né en mai 1871, la même année que Marcel, à Bonneville, d’un père, Jacques Cottet, juge au tribunal de première instance à Évian, il fait ses études de médecine à Paris où il est l’interne de Félix Guyon. Il s’installe à Évian-les-Bains où il exerce la néphrologie et développe le thermalisme, disciplines non exercées par Cottard (45). Séjournant à Évian, Marcel Proust écrit à sa mère qu’il consulte le docteur Cottet pour une douleur au poignet d’origine indéterminée. “Le docteur Cottet a passé longtemps avec moi hier. Tu peux dire à Robert qu’au point de vue littéraire moderne il est d’une culture prodigieuse pour un médecin et qu’il sait par cœur *Maison du berger* etc. (46)”. Cette remarque a dû faire plaisir à son père et à son frère ! Quoiqu’il en soit, Jules Cottet ne semble pas un modèle de Cottard, mis à part le jeu sur son nom avec Cottard.

Deux spécialistes du calembour

Deux spécialistes du calembour servent de modèles à Cottard. Le premier est Auguste Broca, à propos duquel Painter écrit “qu’il soulevait les éclats de rire de ses élèves par ses calembours, ses rengaines et ses jurons. (47)”. D’une famille de médecins, il est né à Paris en 1850, devient professeur de Clinique chirurgicale infantile et chirurgien des hôpitaux. C’est un polémiste redoutable, faisant campagne pour les questions d’enseignement et demandant la création d’un corps d’agrégés permanents et non limités à neuf ans. “Un enseignant ne sera bon que s’il a devant lui une carrière stable”. Il meurt à Paris en 1924.

Le second auteur de calembours est Félix Guyon, né à Nantes en 1831, où il débute ses études de médecine avant de gagner Paris où il fait une brillante carrière. Agrégé à 29 ans, chirurgien des hôpitaux à 31 ans, il est membre de l’Académie de médecine qu’il préside et de l’Académie des Sciences. Il joue un rôle majeur dans les traitements médicaux et chirurgicaux des infections rénales et vésicales, et dans le traitement de la lithiase. Il est chef de service dans la chaire de Clinique des maladies des voies urinaires de l’hôpital Necker. Il est le père de l’urologie moderne, créateur de l’Association française d’urologie en 1896, qui prend le nom de Société française d’urologie Félix Guyon, en 2003. Il est aussi à l’origine de l’Association Internationale d’urologie en 1907 qui devint la Société Internationale d’Urologie en 1921. Ses leçons cliniques demeurent des modèles d’enseignement. Il meurt en juillet 1920. Il est reçu chez Adrien Proust, il est donc connu de Marcel, d’autant qu’il fut l’un des témoins du mariage de son frère Robert, qui a été son élève. Philip Kolb écrit que Guyon “était connu pour son amour des calembours et des artabanismes (48)”. George Painter dit de son côté que le “professeur Guyon était un grand homme mince, à favoris blancs, dont les inépuisables calembours et les clichés fournirent à Proust une provision pour Cottard (49)”.

Roussy

Dans une lettre à R. Hahn, d'août 1918, Proust écrit : "T'ai-je dit que ici les Roussy et Valentine Thompson [en fait Marguerite qui sera sa femme] lui (Roussy) exemple de la vulgarité médicale (50)". Né en 1874 à Vevey, en Suisse, il eut une brillante carrière parisienne. Médecin des hôpitaux, professeur d'anatomie pathologique, doyen de la faculté de médecine et recteur de l'Académie de Paris, membre de l'Académie de médecine et de l'Académie des Sciences, fondateur de l'Institut national du cancer de Villejuif, qui porte son nom et qui sera inauguré en 1934. Il se fait connaître aussi comme neurologue et neuro-endocrinologue. On aurait aimé connaître les raisons précises d'un tel jugement de la part de Proust, car sa remarque sur la vulgarité médicale servira aussi pour Cottard.

Eugène-Louis Doyen

Pour Philip Kolb, le docteur Eugène-Louis Doyen est le "principal modèle" de Cottard. "Chirurgien célèbre pour ses opérations, ses prix fabuleux, ses innovations en matière opératoire et d'instrumentation (51)". George Painter le décrit comme "chirurgien d'une technique sensationnelle et originale, avec ses cheveux blonds grisonnants, ses yeux bleus étonnés et son allure athlétique qui fournit bien des éléments du comportement du docteur Cottard : brutalité glacée, naïveté, manque de tact volontaire, colère quand un patient le contredisait, incurable ignorance des problèmes culturels et sociaux […] Il s'estimait supérieur au docteur Potain (52)".

La description la plus longue et la plus sévère est de son contemporain Léon Daudet qui montre Doyen sous trois aspects, différents selon son humeur : "chirurgien à la mode, chemineau sur la route, ou lion traqué. Cet homme qui eut son génie dans sa main et des éclairs de sensibilité brutale, n'avait aucun bon sens, aucune logique, ni aucun sentiment des valeurs. En littérature, histoire, philosophie, il était non seulement ignorant, mais inéducable et fermé. En politique, il se bornait à cette formule, qu'il répétait avec un léger zézaiement : "j' collerais c' type- là au mur tout simplement, moi". En médecine, il faisait suivre une vue ingénieuse et hardie d'une énorme bourde, affirmée péremptoirement ; il traitait de vieille bête un Potain, prônait une panacée universelle. C'était une énergie, sans aucun doute, une énergie qui eût dû être guidée et accepter d'être guidée pour ne pas s'égarer en maladresses, faux-pas, absurdités de toute espèce…C'était[…] une riche nature avec de pauvres moyens d'expression (53)".

Proust écrit à R. Hahn, en août 1907 : "J'ai voyagé avec Doyen qui m'a dit après de grands éloges sur Mme Greffulhe : "Et avec tout cela elle n'a pas réussi à se faire un salon aussi brillant que le salon de Mme de Caillavet ! (Le ! est de moi) (54)". On retrouve effectivement Cottard dans ses réflexions brutales, sa suffisance, sa méconnaissance de la hiérarchie sociale en plaçant le salon Verdurin au-dessus du salon de la duchesse de Guermantes, sa prétention à être supérieur à Potain qualifié de vieille bête, ce qui est l'avis de Mme Verdurin. Ajoutons son ignorance culturelle, son absence de savoir-vivre, sa façon de recevoir quelques billets de cent francs pour donner un avis erroné. Né en décembre 1859, à Reims, fils d'Octave Doyen, professeur à l'École de Médecine, et maire de Reims, Eugène est interne des hôpitaux de Paris, chargé de cours de médecine opératoire à Reims. Il exerce ensuite à Paris où il est reconnu pour sa dextérité, sa vitesse chirurgicale, bien utile à une époque où l'anesthésie est risquée et la réanimation post-opératoire absente. Très impliqué dans le traitement du cancer, ses conceptions fantaisistes et ses pratiques l'écartent définitivement de la Faculté. Cette non reconnaissance le traumatise. Il y répond en créant des instruments opératoires, une table

d'opération moderne, des techniques opératoires, dont l'électrocoagulation, en publiant de nombreux articles, en utilisant la photographie pour l'enseignement. Il est l'initiateur du cinéma opératoire, en filmant ses propres interventions, ce qui déplut à la Faculté. Il est aussi partisan de l'anatomie en coupes, procédé qui n'apparaît dans les ouvrages d'anatomie que bien plus tard. Avec les sommes exorbitantes demandées à ses patients, il fonde l'Institut Doyen, et bien des dispensaires. Curieux de tout, il s'intéresse à la balistique, à la viticulture, il est propriétaire d'un domaine en Champagne. Sa vie privée est tapageuse, divorçant puis se remariant à une actrice peinte par Boldini, s'affichant avec des demi-mondaines. Il recherche la haute société, et a de bonnes relations avec le Prince de Monaco, Albert Ier. Ses tentatives à la députation ont échoué. Il meurt en novembre 1916. Il est un enterré au cimetière du Père-Lachaise (55).

Mounet-Sully

Le seul modèle non médecin serait un illustre tragédien, auquel le passage suivant fait penser. Le docteur Cottard invité à dîner chez les Verdurin dit : "Mais, est-ce que nous ne verrons pas M. Swann, ce soir ? Mais j'espère bien que non ! s'écria Mme Verdurin, Dieu nous en préserve, il est assommant, bête et mal élevé". Cottard à ces mots manifesta en même temps son étonnement et sa soumission, comme devant une vérité contraire à tout ce qu'il avait cru jusque-là, mais d'une évidence irrésistible ; et, baissant d'un air ému et peureux son nez dans son assiette, il se contenta de répondre : "Ah ! ah ! ah ! ah !ah !" en traversant à reculons, dans sa retraite repliée en bon ordre jusqu'au fond de lui-même, le long d'une gamme descendante, tout le registre de sa voix. Et il ne fut plus question de Swann chez les Verdurin (56).

Pour Anne Penesco, les éléments musicaux de la déclamation du docteur Cottard sont l'étendue vocale, le registre grave, la "mélodisation" d'une phrase en mettant chaque syllabe sur une note différente. On peut comparer la voix de Cottard à celle de Mounet-Sully. Celle-ci a une étendue exceptionnelle, à la fois basse, baryton et ténor, lui permettant les oppositions de registres et les écarts mélodiques. Il possède une vaste échelle de nuances, et son sens de la dynamique inclut de parfaits *crescendi* et *diminuendi*. Son timbre est remarquable, il se diversifie selon les besoins du texte. Mounet-Sully est bien connu pour ses "rugissements" et ses "gémissements", pour sa façon de "mettre en musique" les "hélas", avec plusieurs "â" en descendant vers le grave. Il ajoute parfois des interjections, par exemple "ah, ah, ah", pour faire réagir son personnage au propos d'un autre, alors que lui-même n'a pas de texte à dire. M. Proust est bien informé de ses interprétations d'Œdipe-Roi (Sophocle), de Hamlet et des drames de Victor Hugo, notamment par la presse. Il garde en mémoire les intonations du tragédien dans *Hernani*. Il associe le prince Hamlet à l'interprétation de Mounet-Sully.

Le cas de Pierre Potain

Bien qu'il ne soit pas un modèle de Cottard, il faut évoquer Pierre Potain, qualifié de "vieille bête" par le docteur Doyen, moqué par Cottard car Potain "est de l'Académie". Pour Mme Verdurin, Cottard "avait plus de diagnostic que Potain, qu'il en sait dix fois autant que lui". Elle s'étonne qu'il y ait encore des gens qui se fasse soigner par Potain "qui tue ses malades". Cottard aime aussi figurer orgueilleusement parmi les "princes de la Science", comme Potain et Charcot, consultés par la noblesse et la bourgeoisie du salon Verdurin. Qui est donc le professeur Potain aussi méprisé et vilipendé par le salon Verdurin ? Né à Paris en juillet 1825, il est professeur de Clinique médicale, chef de service à Necker puis à La Charité. Il représente le mieux la cardiologie française de son époque, à la fois sur le plan clinique et sur le plan technique. Il est élu à l'Académie de

médecine et à l'Académie des Sciences. L'homme est très apprécié de ses collègues et de ses patients. Léon Daudet, qui fut plusieurs années son élève, le qualifie de "génie de la médecine", de "maître des maîtres". "Potain aimait les hommes d'un cœur ardent infatigable, et il voyait surtout dans son art un moyen de les secourir. Sa bonté raffinée s'étendait de sa famille et de ses amis, à ses clients, à ses élèves, aux inconnus[....] Tous les étages de la société de France et d'Europe venaient le consulter". Il a un physique "souffreteux, à la fois sublime et ingrat". Son examen minutieux est suivi d'une longue méditation. Son service est très recherché, "où le malade n'était pas considéré comme un simple support de la maladie. La merveilleuse bonté du chef rayonnait sur tout le monde." Il était aussi très généreux envers les malades nécessiteux au moment de quitter son service, mais avec une grande discrétion. Alors qu'il aime la bonne musique et la bonne littérature, il refuse de dîner en ville pour préserver son travail du soir (57). Edmond de Goncourt lui reste attaché jusqu'à la fin de sa vie, ce qui ne l'empêche pas d'être peu amène. "Cette figure du docteur qui ne semble pas avoir l'achèvement arrêté, la solidification d'une figure et que je comparais à un œuf sur le plat pas cuit - mais une figure où, je le reconnais, il y a une grande bonté, une tendre humanité [...] (58). Il a un air niais, une curieuse physionomie avec l'humaine tristesse de sa figure, son crâne comme concassé, son œil rond de gnome, sa réalité un peu fantastique (59)". Pourquoi Proust déprécie-t-il autant Potain dans le cercle Verdurin, alors qu'il a dû le connaître ou en entendre parler, puisque Potain et Adrien Proust exercent à la même époque, et décèdent l'un en 1901, l'autre 1903 ? Potain n'est pas son cardiologue, puisqu'il consulte Vaquez, élève de Potain, il n'a donc pas de récriminations à lui faire. Les médecins de renom qui soignent Marcel n'ont pas réussi à traiter efficacement son asthme et bien d'autres troubles, dont certains sont dus à ses fâcheuses habitudes d'automédication (60).

Conclusion

Au-delà du seul cas du professeur Cottard, il ressort de la lecture de la *Recherche* une forte déconsidération pour le milieu médical et pour la science en général peu présente dans son oeuvre. Or Marcel Proust est le fils et le frère de professeurs à la Faculté de médecine de Paris. Les exemples d'admiration retrouvés dans la *Recherche* et dans sa correspondance ne compensent pas, si ce n'est son mépris, du moins son peu d'estime pour les médecins, au point d'être parfois injuste. C'est peut-être un reflet de ses propres sentiments à l'égard de son père. Dans une note, Marcel Proust écrit : "Un livre est un grand cimetière où sur la plupart des tombes on ne peut plus lire les noms effacés (61)". Pouvait-il prévoir que, moins d'un siècle plus tard, la recherche des modèles de l'un de ses personnages de fiction qui figure dans sa grande œuvre permettrait de faire revivre des noms de personnages bien réels dont le souvenir avait disparu ?

NOTES

(1) BRUNET E. - *Le vocabulaire de Proust*, préface de J-Y Tadié, Genève, Slatkine, Paris, Champion, 1983, 3 vol., cité par J-Y. Tadié, *Proust,* Belfond, 1983, p. 500.

(2) Lettre à Jacques de Lacretelle, in *Correspondance de Marcel Proust*, XVII, 193-197. Les citations de cet article sont tirées de la *Correspondance,* texte établi, présenté et annoté par Philip KOLB, 21 vol, Plon, 1970-1993.

(3) PROUST M. - *À la recherche du temps perdu*, (RTP) édition publiée sous la direction de J-Y. TADIÉ, Gallimard, Pléiade, 4 tomes, 1987–1989, IV, p. 612.

(4) *Ibid*., IV, p. 478.

(5) Les informations concernant Cottard et les Verdurin sont tirées en partie du *Dictionnaire Marcel Proust*, publié sous la direction d'A. Bouillaguet et de B.G. Rogers, Champion, 2004. J. Yoshida, p. 248–249, A. Bouillaguet, p. 1024 - 1035.
(6) RTP, III, p.273.
(7) RTP, I, p. 256.
(8) *Ibid*., p. 258.
(9) *Ibid*., p. 259–260.
(10) *Ibid*., p. 489.
(11) RTP, II, p. 594.
(12) RTP, I, p. 244.
(13) *Ibid*., p. 246.
(14) *Ibid*., p. 197.
(15) *Ibid*., p. 201.
(16) RTP, III, p. 365.
(17) *Ibid*., p. 364.
(18) RTP, I, p. 423-425.
(19) *Ibid*., p. 425.
(20) RTP, III, p. 353.
(21) RTP, I, p. 200.
(22) *Ibid*., p. 211.
(23) *Ibid*., p. 490.
(24) RTP, II, p. 618.
(25) RTP, III, p. 192.
(26) RTP, I, p. 560.
(27) RTP, III, p. 366.
(28) *Ibid*., p. 27.
(29) *Ibid*., p. 268.
(30) *Ibid*., p. 439.
(31) RTP, I, p. 214.
(32) RTP, III, p. 459.
(33) *Ibid*., p. 439.
(34) *Ibid*., p. 274.
(35) *Ibid*., p. 274.
(36) *Ibid*., p. 746.
(37) Poirier J. - *Jules Cotard*, Wikipédia, mise à jour : 12 novembre 2009.
(38) Proust A. - *Traité d'Hygiène*, 3ème éd., Masson, Paris,1902.
(39) Corr., XX, p. 194-195.
(40) Tadié J.Y. - *Marcel Proust*, Gallimard, 1996, p. 45-46.
(41) Corr., II, p. 404-405. Simon Duplay est professeur de clinique chirurgicale à l'Hôtel-Dieu, membre de l'Académie de médecine ; il a été témoin au mariage de Robert Proust. Marcel fut ami de son fils Maurice.
(42) Tadié J.Y. - op. cit., p. 51–52, Corr., VI, p. 205.
(43) Corr., III, p. 455-456.
(44) *Samuel Pozzi*, Wikipédia, dernière mise à jour : 13 mars 2016. Fabre André, *Samuel Pozzi chirurgien flamboyant*, en ligne, dernière mise à jour : 14 octobre 2014.
(45) *Jules Cottet*, Wikipédia, dernière modification : 4 mars 2016.
(46) Corr., II, p. 327. En août 1900, Mme Proust est en cure à Évian et écrit à Marcel qu'elle rencontre Jules Cottet (est-il son médecin ?) et lui parle de son frère Charles Cottet, peintre et graveur, médaille d'or de l'Exposition Universelle de Paris (Corr., II, 406-408). Le 6 septembre 1905, Marcel accompagne sa mère à Évian où elle fait un AVC avec aphasie. Elle avait une insuffisance rénale d'origine héréditaire comme sa mère et son frère, morts de "crises d'urémie". Elle meurt le 26 septembre (Corr., V, p.342-343, VI, p. 200-201 et p. 341.)

(47) PAINTER G. - *Marcel Proust 1871-1922*, Mercure de France, 1992, p. 399.
(48) Corr., I, p. 239, n.5.
(49) PAINTER G. - op.cit., p. 399.
(50) Corr., X, p. 159-160.
(51) Corr., VII, p. 846, n.8.
(52) PAINTER G. - op. cit., p. 399.
(53) DAUDET L. - *Salons et Journaux*, Nouvelle Librairie Nationale, Paris, 1917, p. 40-41.
(54) Corr., VII, p. 245.
(55) *Eugène Doyen*, Wikipédia, dernière modification : 6 juin 2016.
(56) RTP, I, p. 284. Je remercie Anne Penesco pour les informations rapportées dans ce paragraphe. Certains éléments sont tirés de ses ouvrages : Anne PENESCO - *Mounet-Sully, "L'homme aux cent cœurs d'homme"*, Paris, Cerf, 2005 ; *Paul Mounet, "Le tragédien qui parlait aux étoiles"*, Paris, Cerf, 2009. Georges Enesco qui est allé souvent applaudir Mounet-Sully dans *Œdipe-Roi*, est bouleversé par le jeu et la voix du tragédien. Dans son opéra *Œdipe*, il s'en inspire notamment dans la scène terrible où Œdipe apparaît sur les marches du palais, les yeux ruisselants de larmes sanglantes, après s'être ôté la vue. "Les mains tendues, et la démarche vacillante, il pousse un hurlement terrible qui glace d'effroi le public, puis module les lamentations", écrit A. Penesco.
(57) DAUDET L. - *Devant la douleur*, Nouvelle Librairie Nationale, Paris, 1917, p. 45-54.
(58) GONCOURT E. et J. de - *Journal*, Robert Laffont, Paris, 1956, t.3, p. 540-541.
(59) Ibid., p. 52.
(60) MABIN D. - *Le sommeil de Marcel Proust*, PUF, Paris, 1992, 222 p.
(61) TADIÉ J.Y. - op .cit., p. 634.

RÉSUMÉ

Le professeur Cottard est le médecin le plus cité de À la recherche du temps perdu. *C'est un habitué du salon Verdurin. Plusieurs modèles sont proposés par des proustiens qui, le plus souvent, ne justifient pas leur choix. Cette étude apporte des précisions biographiques sur ces médecins parisiens, dont certains furent illustres, mais qui sont aujourd'hui oubliés. Ainsi, l'histoire du monde médical parisien rejoint la littérature au travers d'un médecin de fiction.*

SUMMARY

Professor Cottard is the most quoted doctor of Remembrance of Things Past. *He is a regular visitor of the salon Verdurin. Several models are offered by Proustians who, most of the time, don't justify their choice. This study reveals some biographical informations concerning these Parisian physicians, among whom some were illustrious, but are today forgotten. Thus, Parisian medical history joins literature through a fiction physician.*